

RELEVÉ DE TERRE

JOSÉ SARAMAGO
prix Nobel de littérature

RELEVÉ DE TERRE

r o m a n

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Levantado do Chão*
Éditeur original : Editorial Caminho, SA, Lisbonne
© José Saramago & Editorial Caminho, SA, Lisbonne – 1980
ISBN original : 972-21-0277-X

ISBN 978-2-02-014046-1

Les droits français ont été négociés par la Literarische Agentur Mertin,
Francfort-sur-le-Main, Allemagne

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire de Germano Vidigal
et de José Adelino dos Santos, assassinés.*

Et je demande aux économistes politiques, aux moralistes, s'ils ont déjà calculé le nombre d'individus qu'il est nécessaire de condamner à la misère, à un travail disproportionné, au découragement, à l'infantilisation, à une ignorance crapuleuse, à une détresse invincible, à la pénurie absolue, pour produire un riche ?

ALMEIDA GARRET

Ce qui abonde le plus sur terre, c'est le paysage. Le reste a beau manquer, le paysage a toujours été généreusement présent, abondance que seul un infatigable miracle explique, dans la mesure où le paysage est sûrement antérieur à l'homme, et pourtant, malgré sa longue existence, il ne touche pas encore à sa fin. Peut-être parce qu'il change constamment : à certaines époques de l'année le sol est vert, à d'autres, jaune, puis brun ou noir. Et aussi, à certains endroits, rouge, couleur d'argile ou de sang versé. Mais cela dépend de ce qu'on y a planté et de ce qu'on y cultive, ou pas encore, ou déjà plus, ou de ce qui y a poussé naturellement, sans la main de l'homme, et qui meurt uniquement parce que sa dernière heure est venue. Ce n'est pas le cas du blé, qui est coupé alors qu'il lui reste un soupçon de vie. Ni du chêne-liège, auquel on arrache la peau alors qu'il est encore bien vivant, même s'il n'en a pas l'air en raison de son apparence sévère. Dans les hurlements.

Les couleurs ne manquent pas à ce paysage-ci. D'ailleurs, pas seulement les couleurs. Il est des jours aussi rudes que le froid qui leur est inhérent, d'autres où la chaleur est si forte que l'air semble avoir disparu : le monde n'est jamais content, et comment pourrait-il l'être tant il est sûr de mourir. Et le monde ne manque pas d'odeurs, cette terre-ci non plus, qui en fait partie et qui est fort bien lotie en matière de paysages. Si une quelconque bestiole meurt dans les bois, elle prendra inmanquablement l'odeur de pourriture propre à

ce qui est mort. Quand il n'y a pas de vent, personne ne s'aperçoit de rien, même en passant tout près. Ensuite les os sont nettoyés, peu leur importe que la pluie les lave ou que le soleil les recuise, et si la bête était petite cela n'aura même pas lieu, car vers et insectes fossoyeurs se chargent de les enterrer.

C'est pourtant une terre assez grande, si nous nous mettions à comparer, d'abord ses bosses, puis l'eau de ses rivières, car celle du ciel peut aussi bien venir à manquer qu'être excessive, et, plus bas, cette terre s'affaisse en glèbe épaisse, lisse comme la paume de n'importe quelle main, encore qu'en raison du destin de la vie nombre de ces mains, habituées à serrer un manche de houe, de faucille ou de faux, aient tendance à se recroqueviller avec le temps. La terre. Couverte elle aussi comme la paume de la main de lignes et de chemins, routes royales, plus tard nationales, ou simplement la propriété de madame la municipalité, et ici il y en a manifestation trois, car trois est un nombre poétique, magique et religieux, et le reste du destin se lit dans les lignes des allées et venues, ornières tracées par des pieds nus ou mal chaussés parmi les mottes de terre ou les broussailles, les chaumes et les fleurs sauvages, entre le mur et le désert. Un paysage si vaste. Un homme peut y cheminer durant sa vie entière et ne pas s'y retrouver, s'il est né perdu. Et l'heure venue, il lui sera égal de mourir. Il n'est ni lapin ni genette pour pourrir au soleil, mais si nous imaginons que la faim ou le froid ou la canicule l'abattent sur ce sol où personne ne l'a aperçu, ou une de ces maladies qui ne laissent même pas le temps de réfléchir et encore moins d'appeler au secours, il finira tôt ou tard par être découvert.

À cet endroit-ci du paysage comme ailleurs, bien des gens sont morts de la guerre et d'autres pestes, et pourtant les êtres qu'on y aperçoit sont vivants : d'aucuns prétendent que c'est uniquement à cause d'un mystère insondable, mais les vraies raisons sont inhérentes à ce sol, à ce latifundium hérissé de bosses en haut et plat en bas qui s'étend à perte de vue. Et s'il n'appartient pas à tel homme, il appartiendra à un autre, la différence n'importe qu'à tous les deux, une fois tranchée la question du tien et du mien : tout ayant été enregistré au cadastre en temps voulu et opportun, après délimita-

tions au nord et au sud, au levant et au ponant, comme s'il en avait été décidé ainsi depuis l'origine du monde, quand tout était paysage, avec quelques très grandes bêtes et de rares hommes de loin en loin, et tous vivant dans la peur. C'est en ce temps-là, et par la suite, que fut décidé ce que serait l'avenir, et par quelles lignes tortueuses de la main, ce présent actuel d'une terre partagée entre les maîtres du couteau et en fonction de la taille du fer ou du tranchant de la lame. Par exemple : seigneur roi ou duc, ou duc et ensuite personne royale, évêque ou maître d'un ordre, fils légitime ou d'une savoureuse bâtardise, ou fruit d'un concubinage, tache ainsi lavée et honorée, compère par l'intermédiaire d'une fille nubile, et aussi un autre connétable, un demi-royaume au comptant, et parfois, mes amis, ceci est ma terre, prenez-la, peuplez-la pour mon service et votre profit, préservez-la des infidèles et d'autres déviations. Livre de très saintes et magnifiques heures et de rosaires très sacrés, apportés au palais et au monastère, récités dans de séculières demeures princières ou dans des donjons, pour chaque pièce de monnaie un notre père, dix je vous salue marie, arrivé à cent salve regina, marie devient roi. Des coffres profonds, des huches abyssales, des greniers comme des caravelles des Indes, des cuves et des barriques, des arches gigantesques, le tout mesuré en coudées, pieds et boisseaux, muids et canons, chaque terre ayant ses us et coutumes.

Ainsi s'écoulèrent les rivières, quatre saisons ponctuelles par an, car bien qu'avec des variations les saisons sont assurées. La grande patience du temps et celle, non moindre, de l'argent qui, à l'exception de l'homme, est la plus constante de toutes les mesures, encore que variant à l'instar des saisons. À chaque occasion, nous le savons, l'homme a été acheté et vendu. Chaque siècle a eu sa monnaie, chaque royaume son homme à acheter et à vendre en échange de maravédis, de marcs d'or ou d'argent, de réaux, de doublons et de florins de l'étranger. Volatils métaux divers, aussi aériens que l'esprit de la fleur ou l'esprit-de-vin : l'argent grimpe, il n'a d'ailes que pour grimper, pas pour descendre. Le lieu de l'argent est un ciel, un haut lieu où les saints changent de nom quand il le faut, mais pas le latifundium.

RELEVÉ DE TERRE

Mère aux tétons abondants pour de grandes bouches avides, matrice, terre divisée, de très grande à grande, ou plus volontiers remembrée de grande à plus grande, à la suite d'une acquisition, disons-nous, ou d'une alliance, ou d'un vol habile, ou d'un crime horrifiant, héritage de mes grands-parents et de mon bon père, que Dieu les accueille tous en sa sainte gloire. Il a fallu des siècles pour en arriver là, qui doutera qu'il n'en soit pas ainsi jusqu'à la consommation des siècles ?

Et ces autres gens qui sont-ils, ces petites gens isolés, venus avec la terre, bien qu'ils ne soient pas consignés dans les écritures, sont-ce des âmes mortes ou encore vivantes ? Mes enfants bien-aimés, la sagesse de Dieu est infinie : voici la terre et voici ceux qui devront la travailler, croissez et multipliez-vous. Croissez et multipliez-moi, dit le latifundium. Mais tout ceci peut être raconté d'une autre manière.

Il commença à pleuvoir sur eux vers la fin de l'après-midi, alors que le soleil se trouvait à un demi-empan au-dessus des collines basses à main droite, les sorcières étaient donc en train de peigner leur chevelure car c'est leur temps de prédilection. L'homme arrêta l'âne et, pour le soulager de son fardeau sur la brève pente escarpée, il poussa une pierre avec le pied jusqu'à la roue de la charrette. Quelle idée aura pris le régisseur des eaux célestes, cette pluie n'est pas de saison. C'est d'ailleurs pourquoi il y a tant de poussière sur le chemin et un peu de bouse séchée ou de crottin de cheval si loin des endroits habités que personne n'était venu les ramasser jusqu'ici. Aucun gamin ne s'était aventuré aussi loin, panier au bras, pour recueillir le fumier naturel, saisissant soigneusement du bout des doigts la sphère friable, parfois fendue comme un fruit mûr. Sous la pluie, le sol pâle et chaud se parsema d'étoiles sombres, inattendues, tombant avec un bruit sourd dans la poussière molle, puis une averse s'abattit avec violence et inonda tout. Mais la femme avait eu le temps de retirer l'enfant de la charrette, du creux formé par la paillasse rayée entre deux huches. Elle le tint blotti contre sa poitrine, lui recouvrit le visage avec une pointe de son fichu dénoué et dit, Il ne s'est pas réveillé. Ce fut là son premier souci, remplacé aussitôt par un autre, Il va être tout mouillé. L'homme scrutait les hauts nuages en fronçant le nez et conclut dans son savoir d'homme, Ça va passer, c'est une averse, mais à

tout hasard il déroula une des couvertures et l'étendit sur les meubles, Il fallait vraiment qu'il pleuve aujourd'hui, que le diable emporte ce temps de merde.

Une rafale de vent précipita les gouttes à présent éparées. L'âne secoua les oreilles avec vigueur quand l'homme lui asséna une claqué sur l'échine, il imprima une saccade aux brancards et l'homme offrit son aide en poussant la roue. Ils se remirent à escalader le raidillon. La femme marchait derrière, l'enfant dans les bras et, heureuse de le voir aussi calme, elle observa son visage en murmurant, Mon petit garçon. De part et d'autre du chemin charretier la terre était couverte de broussailles avec quelques chênes verts perdus et étouffés jusqu'à mi-tronc, laissés à l'abandon ou ayant peut-être poussé là spontanément. Les roues de la charrette écrasaient la terre mouillée avec un bruit âpre de trituration et de temps à autre cahotaient brutalement, comme prises d'un sursaut, quand une pierre relevait l'épaule. Les meubles grinçaient sous la couverture. L'homme, à côté de l'âne, main droite posée sur le brancard, avançait en silence. Ils arrivèrent ainsi en haut de la côte.

Une masse énorme de nuages, dense et enroulée, venait du sud à leur rencontre au-dessus de la plaine couleur de paille. Le chemin disparaissait à droite, mal défini entre des fossés qui s'éboulaient, balayés par les vents sur cette rase campagne. Il rejoignait plus loin une route large, manière ambitieuse de s'exprimer sur des terres aussi ingrates. Sur la gauche, presque à l'orée de l'horizon en contrebas, un petit village tournait ses murs blancs vers le ponant. La plaine était immense, ainsi qu'il fut déjà dit, nue, pelée, avec de rares yeuses isolées ou deux par deux, et quasiment rien d'autre. De ce petit mamelon, on pouvait croire aisément que le monde n'avait pas de fin connue. Et le village, lieu de destination, vu de là, dans la lumière jaunâtre et sous la grande plaque plombée des nuages, paraissait hors d'atteinte. São Cristovão, dit l'homme. Et la femme, qui n'était jamais allée aussi loin vers le sud, dit, Monte Lavre est plus grand, cela sembla simplement une façon de comparer les lieux, peut-être était-ce de la nostalgie.

Ils étaient descendus à mi-côte lorsque la pluie reprit. De grosses

gouttes tombèrent d'abord, menace de cordes d'eau, où donc était passée l'averse. Puis le vent ratissa la plaine, la balaya entièrement, souleva paille et poussière, et la pluie s'avança depuis l'horizon, rideau gris qui très vite occulta le paysage au loin. C'était une pluie régulière, une de ces pluies qui durent des heures, qui tombent et inondent, une pluie qui arrive et ne repart plus, et quand la terre n'en peut plus de tant d'eau, plus personne ne se soucie de savoir si c'est le ciel qui nous mouille ou la terre qui nous trempe. L'homme répéta, Quel temps de merde, telles sont les exclamations de l'humanité quand elle n'en a pas acquis d'autres moins malsonnantes. Les abris sont loin, même sans jardin derrière soi, il n'y a pas d'autre solution que de recevoir sur le dos toute la pluie qui se déverse. D'ici au village, avec le pas de cet âne fourbu et avançant à contrecœur, il y a au moins une heure de marche et entre-temps il fera nuit. La couverture, qui protège à peine les meubles, glisse, lourde d'une eau qui dégouline le long des fils blancs, dans quel état seront par-dessous les vêtements dans les huches, les maigres biens transhumants de cette famille qui pour des raisons bien à elle traverse le latifundium. La femme regarde le ciel, c'est un ancien réflexe rural que de lire cette page ouverte au-dessus de la tête, à présent pour voir si l'atmosphère s'éclaircissait et ce n'était pas le cas, au contraire elle s'était encore assombrie, nous n'avons pas d'autre après-midi. La charrette avance devant, navire tanguant dans le déluge, tout va dégringoler, on dirait que l'homme fait exprès de rosser le bourricot, c'est juste l'impatience d'atteindre cette yeuse là-bas qui nous protégera du plus gros de la pluie. Ils y sont parvenus, homme, charrette et âne, la femme avance encore, patinant dans la boue, elle ne peut pas courir, elle réveillerait l'enfant, le monde est ainsi fait que les uns ne s'aperçoivent pas du malheur des autres, même quand ils sont aussi proches que cette mère et son fils.

Sous le chêne vert, impatient, l'homme faisait de grands gestes avec les bras, on voit bien qu'il ne sait pas ce que c'est que de porter un enfant sur son sein, il ferait mieux d'ajuster plus étroitement les cordes car avec cette précipitation les nœuds se sont sûrement relâchés ou les meubles ont glissé, il ne manquerait plus que le peu

que nous possédons se casse. Sous l'arbre il pleut moins, mais de grosses gouttes tombent des feuilles, ce n'est pas le feuillage d'un oranger avec ses énormes bras écartés, c'est comme se trouver sous un auvent plein de trous, on ne sait pas où se tenir et heureusement que l'enfant s'est mis à pleurer, c'est encore la tâche la plus urgente, déboutonner la blouse, lui donner un sein qui n'a déjà plus beaucoup de lait, juste assez pour tromper la bouche. Ses pleurs se sont interrompus brusquement et mère et fils se sont emplis d'une bonne paix, entourés de la vaste rumeur de la pluie, pendant que le père tournait autour de la charrette, défaisant et refaisant les nœuds, un genou appuyé contre les ridelles pour tirer sur les cordes pendant que l'âne, pensif, secouait vigoureusement les oreilles et contemplait les flaques d'eau et le torrent qu'était devenu le chemin. Alors l'homme dit, On était presque arrivés et il a fallu que cette pluie tombe, paroles de colère modérée, lancées d'un ton mécontent mais sans espoir, ce n'est pas parce que je me fâcherai que la pluie s'arrêtera, réflexion du narrateur dont on eût pu fort bien se passer. Observons plutôt le geste du père qui demande enfin, Et le petit, et qui s'approche, jette un coup d'œil sous le repli du châle, ce sont là libertés de mari, mais la femme s'était si vite recouverte pudiquement qu'il ne put savoir s'il voulait vraiment voir son fils ou le sein exposé. Il avait cependant aperçu dans la pénombre tiède, dans la chaleur odorante du vêtement froissé, en le regardant enfoui dans cette intimité, le regard très bleu de l'enfant, insolite lumière claire, transparente et sévère, qui le fixait souvent du fond du berceau, comme s'il se sentait en exil parmi tant d'yeux noirs ou marron, dans quelle famille suis-je donc né.

L'épais nuage s'était quelque peu désagrégé, le premier élan de la pluie avait faibli. L'homme s'avança vers le chemin, interrogea l'air, se tourna vers les quatre points cardinaux et dit à la femme, Il faut qu'on y aille, on ne peut pas rester ici jusqu'à la nuit. Et la femme répondit, Allons-y. Elle retira le mamelon de la bouche de l'enfant qui teta l'air, parut sur le point de pleurer, mais y renonça, se frotta le visage contre le sein à nouveau recouvert et s'endormit

avec un soupir. C'était un enfant tranquille, de bonne composition, ami de sa maman.

Ils marchaient à présent ensemble, muets sous la pluie, si trempés que même un pailler confortable ne les inciterait pas à s'arrêter, ils ne le feront qu'arrivés chez eux. La nuit tombait très vite. Vers le ponant il n'y avait plus qu'une ultime lueur terne qui rougeoyait enfin et, à peine rouge, déjà s'éteignait, la terre silencieuse et emplie d'échos se transforma en un puits noir, comme le monde devient vaste quand tombe la nuit. Le crissement des roues s'entendit mieux, la respiration irrégulière de la bête était aussi inattendue qu'un secret soudain confié à voix haute et même le froissement des vêtements mouillés ressemblait à une conversation suivie, murmurée sans pause, un parler entre gens de bonne compagnie. Pas une lumière n'était visible à des lieues à la ronde. La femme se signa, traça un signe de croix au-dessus du visage de l'enfant. À ces heures-là, il vaut mieux que le corps se défende et que l'âme se protège, les revenants se mettent à hanter les chemins, ils passent dans un tourbillon ou s'asseyent sur une pierre dans l'attente d'un voyageur à qui ils poseront les trois questions auxquelles il n'y a pas de réponse, qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu. L'homme qui avance à côté de la charrette aimerait chanter, mais il en est incapable, toutes ses forces lui servent à feindre que la nuit ne lui fait pas peur. On est bientôt arrivés, dit-il, une fois sur la route ça sera tout droit et le chemin sera meilleur.

Devant eux, très loin, un éclair illumina les nuages, personne n'aurait deviné qu'ils étaient si bas. Puis il y eut une pause et enfin le grondement sourd du tonnerre. Il ne manquait plus que cela. La femme dit, Que sainte Barbe nous protège, mais le coup de tonnerre, s'il n'était pas le vestige d'un orage qui avait éclaté très loin, semblait suivre un autre itinéraire ou alors sainte Barbe, ici invoquée, l'avait chassé vers des lieux de moindre foi. Ils se trouvaient déjà sur la route, ils le savaient parce que le chemin était plus large, car les autres différences n'étaient décelables qu'avec beaucoup de patience et à la lumière du jour, ils avaient laissé derrière eux des fondrières et de la boue, ils cheminaient dans des fondrières et de la

boue et à présent il faisait si noir qu'ils ne voyaient même pas où ils mettaient les pieds. L'âne avançait instinctivement, longeant le fossé. L'homme et la femme patinaient derrière lui. De temps à autre, l'homme se mettait à courir un peu à l'aveuglette quand la route tournait, pour repérer São Cristovão. Et ce ne fut que lorsque les premiers murs blancs se dressèrent dans l'obscurité que la pluie s'arrêta subitement, si brusquement qu'ils s'en aperçurent à peine. Il pleuvait et il avait cessé de pleuvoir. Comme si une immense toiture s'étendait au-dessus de la route.

Il est juste que la femme demande, Où est notre maison, ce sont des angoisses propres à qui a hâte de s'occuper de son enfant et également, si possible, de mettre les meubles en place avant d'étendre son corps las sur un lit. Et l'homme répond, De l'autre côté. Toutes les portes sont closes, seule par quelques fentes une lumière blafarde annonce la présence d'habitants. Dans un potager un chien a aboyé. C'est normal, il y a toujours un chien qui aboie au passage de quelqu'un et les autres, peut-être trop confiants, reprennent l'avertissement de la sentinelle et chacun fait son devoir de chien. Un volet s'est ouvert et aussitôt refermé. Et maintenant que la pluie a cessé et que la maison est proche, on sentait plus distinctement ce vent froid qui balayait toute la rue, s'engouffrait dans les ruelles latérales, secouait les branches qui passaient par-dessus les toitures basses. Sous l'effet du vent, la nuit était devenue plus claire. Le grand nuage était en train de s'éloigner et à présent le ciel brillait ici et là. Il ne pleut plus, dit la femme à l'enfant qui dormait et qui, des quatre, était le seul à ne pas être encore au courant de la bonne nouvelle.

Il y avait une place et des arbres dont brusquement le feuillage bruissait. L'homme arrêta la charrette et dit à la femme, Attends ici, et il se dirigea sous les arbres vers une porte éclairée. C'était une taverne où trois hommes étaient assis sur un banc, un autre buvait au comptoir en tenant son verre entre le pouce et l'index, comme s'il posait pour un portrait. Et derrière le comptoir, un vieux maigre et sec tourna les yeux vers la porte, l'homme à la charrette entra et dit, Bonsoir à toute la compagnie, salutation de l'homme qui arrive et

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées expressément pour la fabrication de pâte à papier.

